

Claudé

ou le tragique chrétien

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Quand on pense à Claudel, on pense à la force, à la force comme vertu, comme vertu cardinale. Sans force, rien n'existe. La grâce elle-même n'est qu'un coup de force, une violence faite à la nature. La force, c'est la vie. Ce qui manque le plus aujourd'hui à notre humanité, à nos âmes, à nos arts, à nos religions, à nos familles, à nos patries, c'est justement cette force dont le Moyen-Age était rempli, cette force qui ruisselait de cet athlète de la littérature qu'est Paul Claudel.

Paul Claudel était un homme de guerre et de combat qui, dans un peuple abruti par deux siècles d'enseignement rationaliste et individualiste qui a anéanti toute résonance du surnaturel dans l'homme, a reconstitué le registre total de la raison jouissant de toutes ses extensions poétiques et mystiques. Car ce qu'il aime et ce qu'il montre avant tout, c'est la force, la force couronnée ou la force enchaînée, la force du tyran comme celle du martyr. Et ce qu'il hait par-dessus tout, ce sont les faibles et les lâches.

Pour lui, les forts ont plus de chances d'être sauvés que les faibles. Il est de la race de Balzac et son Turelure descend en droite ligne de Vautrin. Il aime à employer le mal au service du bien, et des bagnards, il fait des chefs de la police. Car les lâches et les faibles ne sont bons à rien, pas plus pour le mal que pour le bien. Il croit comme Goethe

que Faust sera sauvé car il lutte, et même Méphisto qui lutte contre Dieu. Un diable actif a plus de chances d'être sauvé qu'un diable passif et fainéant.

Le choc des titans

Claudé applaudit donc la victoire du plus fort. Parquée à la cour par Louis XIV et réduite à un rôle de figuration courtesanesque, la noblesse n'avait plus de guerre à mener. Aussi Dieu fit-il écrire aux hommes une autre histoire : ce seraient des hommes de rien, des hommes sans naissance, sortis de la Révolution, qui mèneraient le bal. (Péguy posa le même diagnostic sur la Révolution française.) Voilà ce que Claudel a montré en créant le personnage de Turelure, qui domine cette stupéfiante et terrible trilogie parue en Pléiade : *L'otage*, *Le pain dur* et *Le père humilié*.

On se souvient que dans *L'otage*, le préfet d'Empire Turelure exerçait un odieux chantage sur Sygne de Coûfontaine pour s'en faire épouser. C'est ainsi que lui, le fils d'une servante, entrait dans l'aristocratie et devenait comte, puis veuf, la jeune épousée ayant eu la bonté de se faire tuer pour lui par son propre cousin auquel elle était secrètement promise. On se souvient aussi du curé Badilon, qui montre à Sygne que c'est son devoir de chré-

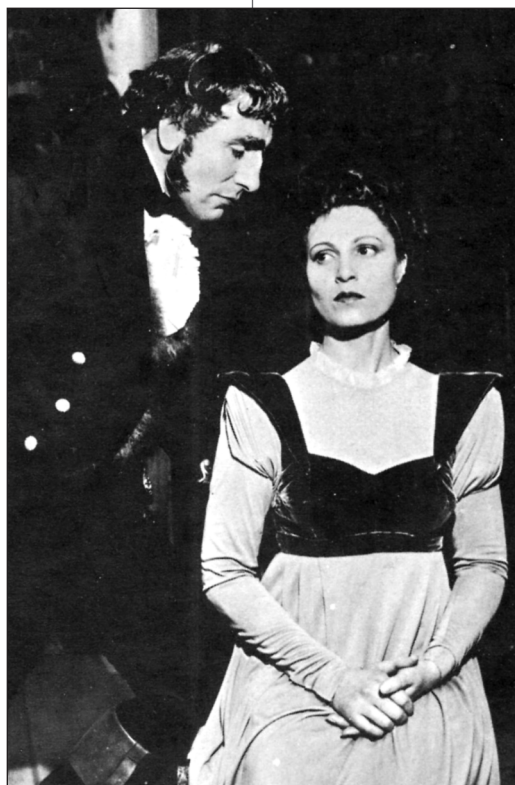
Paul Claudel, *Théâtre I, II*, Paris, Pléiade
2011, nouvelle édition,
3680 p.

tienne que de rompre la promesse tacite qu'elle a faite à son cousin, afin d'épouser Turelure et de sauver ainsi le Saint-Père qui autrement serait devenu l'otage de l'empereur.

Or qui est le plus fort de Sygne, l'aristocrate, la chrétienne, la vestale, la martyre, ou de Turelure, le plébéen arriviste, l'homme nouveau sorti de la Révolution comme Minerve de la cervelle de Jupiter ? Ce sont deux forces terribles qui s'affrontent et aucune ne cède devant l'autre.

De Turelure, on peut dire qu'il a eu sa récompense en ce monde, puisque c'est le seul auquel il croit et qu'il ait jamais convoité. Mais Sygne la chrétienne, à qui devoir est fait de pardonner à son ennemi, en l'occurrence son époux devant Dieu et le père de son

Jean Davy et Claude Nollier (Turelure et Sygne) dans « L'Otage », Théâtre-Français, 1950



filis, dans quel état de grâce ou de péché Claudel la fait-il agoniser ? Elle qui ne cherche pas sa récompense ici-bas, la trouvera-t-elle dans l'au-delà ? Ou perdra-t-elle sur les deux tableaux, se damnant pour le coup ? Claudel laisse cette réponse en suspens.

Dans *Le pain dur*, nous retrouvons Turelure vieilli. Devenu ministre de Louis-Philippe, le roi-citoyen (!), il a pris pour secrétaire et maîtresse la juive Sichel et spéculé avec le père de celle-ci sur des terrains sur lesquels doit passer le chemin de fer. Son fils Louis vit en Algérie, où il se bat pour transformer une terre à malaria en une terre à vignes. Pour cela, il lui faut vingt mille francs-or, dont la moitié pour rembourser Lumir, aristocrate patriote polonaise qui lui a remis le trésor de la future insurrection de Varsovie.

Turelure refuse de prêter cette somme à son fils car il ne croit pas aux colonies. Tout au plus consentirait-il à rembourser Lumir si celle-ci voulait bien lui accorder ses faveurs, mais elle s'y refuse, non par amour de Louis, son amant, mais parce que son destin l'appelle ailleurs. Elle propose donc à Louis de tuer son père en le menaçant de deux pistolets dont le plus petit sera chargé à blanc. Il suffira de tirer avec le petit : le vieux mourra d'un arrêt du cœur. Turelure meurt en effet, après quoi Louis découvre que Lumir avait chargé à balles les deux armes.

Au troisième acte, la jeune femme récupère son argent et retourne en Pologne. Quant à Louis, il épousera Sichel, la fille du vieil Habenicht, en lui vendant au prix fort des terrains sur lesquels le chemin de fer ne passera jamais.

Voilà l'histoire. Qui l'emporte ici du vice ou de la vertu, du bien ou du mal ? Tous sont des fauves, aussi bien les victimes que les bourreaux. Si la guerre (c'est-à-dire le drame) n'avait pas intéressé

Claudel plus que la paix, jamais il n'eût été dramaturge. Car si Mallarmé c'est Hamlet devenu professeur d'anglais pour gagner sa croûte, Claudel c'est Tête d'Or (Rimbaud) devenu père de famille et ambassadeur d'une France laïque, athée et républicaine qu'il déteste. Ce qui le sauva d'une médiocrité dorée, outre un papisme qu'il tenait de Joseph de Maistre, fut d'avoir conservé dans sa dramaturgie et son orthodoxie, toute la sauvagerie et la barbarie de son printemps. Le monde est une cage où ragent les panthères.

Il y avait dans ce père de l'Eglise, cet honorable notable, un jeune Attila incendiaire et briseur d'idoles, en guerre avec un Turelure ministre du roi-citoyen, homme de tous les arrivismes, de tous les crimes et de toutes les compromissions. Mais que ne ferait pas un dramaturge catholique pour sauver le successeur de Pierre des griffes de l'ogre corse ? Sygne de Coufontaine, cygne de contradictions, cette sainte Geneviève contrainte d'épouser par son confesseur le fils de sa domestique, en sait quelque chose.

Mais tout cela ne vaut-il pas mieux que de pleurnicher sur les sucreries perdues de l'Ancien Régime comme le fit Chateaubriand, ce catholique et ce monarchiste honoraire, auteur d'un livre sur le sentiment religieux et qui, au lieu de vivre devant son miroir comme le recommande Baudelaire, ou devant son crucifix, prit la pose devant la postérité ?

La mort du père

Claudel, qui ne croyait plus à la possibilité d'une restauration monarchique dans un pays à qui l'alcool de la Révolution (cet événement surnaturel et diabolique aux dires de Joseph de

Maistre) et le gros rouge de la République étaient montés à la tête, a su néanmoins, dans la troisième pièce de sa trilogie, *Le père humilié*, peindre le pape, ce vieillard attaché à son trône comme un condamné à mort sur sa chaise électrique, comme Ixion à sa roue, Prométhée à son rocher, le Christ à sa croix, avec cette bouche ouverte et comme édentée que Bacon a si bien su reproduire, et qui profère une vérité que les hommes ne supportent plus d'entendre.

Dernière figure du père que la démocratie veut à tout prix abattre, le dernier monarque sur la Terre. Un tel pape est une insulte aux Droits de l'homme et mériterait la peine capitale si, ô paradoxe, la démocratie ne l'avait justement pas abolie, cette peine capitale, cet échafaud qui était, avec celui de Pierre, le dernier trône subsistant au monde. Les hommes ne veulent plus de pape, ils ne veulent plus rien au-dessus de leur tête. Ils seront heureux le jour où ils diront : il n'y a plus de pape. Comme ils sont heureux de dire : il n'y a plus de Dieu. Il est mort le vieillard entêté qui prétendait régner sur nous et nous imposer sa loi. Il n'y a plus de Ciel au-dessus de la Terre, il n'y a plus que nous, les hommes. Il n'y a plus qu'aujourd'hui.

Le père humilié, c'est le Saint-Père. Figure mystérieuse de l'abaissement divin, du Dieu qui s'est fait homme jusqu'à la mort infamante de la Croix, hostie sacrificielle du Dieu qui s'est fait notre otage et que Claudel montre s'entretenant et se confessant à un moine qui n'est qu'un garde-oies. Et cette figure du père humilié renvoie de manière antithétique à une autre figure paternelle, mais dégradée, symbolisée par Turelure, l'homme nouveau, l'homme de la réussite matérielle, puis par son fils Louis qui est un Turelure en réduc-

tion. Et vis-à-vis du Saint-Père, il n'y a plus cette fois Sygne, la vestale chrétienne, la sacrifiée à contre-cœur et contre-corps, mais Pensée, petite-fille de Sygne. On est pris ici dans un inextricable nœud de liens familiaux, comme chez les Atrides ou les Labdacides.

La lumière perdue

Les temps ayant changé, Pensée n'est pas, comme on eût pu l'imaginer, une réincarnation ou restauration de la foi éclipsée, mais une petite libre penseuse républicaine, élevée à l'école de ses parents, une sorte d'Antigone moderniste, animée d'une seule passion, la justice, cette justice nouvelle et radicale, coupée de la grâce, du pardon et du rachat, et qui est le legs de la Révolution.

De l'union de Louis et de Sichel est donc née Pensée, l'aveugle, qui va devenir l'objet du désir de cette lumière perdue et surnaturelle de l'Amour, qui n'est atteignable ici-bas que dans le renoncement même à l'Amour dans sa possession charnelle - leitmotiv de tous les drames claudéliens.

Nous sommes à Rome en 1870, à la veille de sa prise par les garibaldiens. Prise qui consacrera définitivement la fin de l'Ancien Régime et le triomphe de la Révolution. Et la mise à l'écart de la religion et de l'Eglise de la vie des peuples et des nations. Après l'abolition du trône et du droit divin, voici qu'est consommée l'abolition du pouvoir temporel de la papauté. La religion est bannie de la vie publique, c'est la dernière humiliation du successeur de Pierre. Le pape est à nouveau pris en otage. Mais au fond l'humiliation et la persécution ne sont-elles pas le propre

du chrétien ? Ne doit-il pas partager à sa mesure la passion de son maître ?

Devant Pensée, deux hommes, deux frères : Orso qui l'aime et Orian vers qui Pensée porte son désir. Si Pensée est aveugle, si Pensée ferme les yeux au monde, c'est pour pouvoir être ce dont le monde manque. De Pensée, fille de la juive Sichel, Claudel nous laisse entendre qu'elle pourrait symboliser la Synagogue aux yeux bandés de Reims. Quant à Orian, s'il se refuse à Pensée, c'est qu'il veut donner son amour à tous, c'est qu'il se doit ailleurs, à l'œuvre divine. Orian cependant aura une nuit d'amour avec Pensée, car en Pensée la femme n'est pas abolie.

A la fin de la pièce, Orso annonce à Pensée la nouvelle de la mort d'Orian dont elle attend un enfant. Orian a voulu faire accepter à Pensée et à Orso qu'ils s'épousent. Orso est un brave. Il a combattu dans les rangs garibaldiens et maintenant il a rejoint les zouaves du pape. Il est capable d'assumer le mariage avec une femme qui ne l'aime pas.

« Orso - La suprême volonté d'Orian, sa dernière parole près de la mort est que vous m'épousiez. *Pensée* - Je ne veux pas ! Je ne serai pas à un autre que lui. - Madame, je vous répète que ce n'est pas ce que vous voulez qui est important. - Ne suis-je pas maîtresse de moi-même, de mon âme et de mon corps ? - Non. - Orian, quoi ! Est-ce là ce que vous me demandez ? - Celle qui fut à mon frère, croyez-vous qu'elle soit jamais pour moi autre chose qu'une sœur ? - J'accepte. (...) - Ainsi vous aurez accompli ce qu'Orian vous demandait. - Ah, vous le pensez ? Ah, il est difficile pour celui qui aime de faire tout ce que l'amour lui demande !... »

G. J.